

Session 2019

PE1-19-PG2

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Lundi 8 avril 2019
Première épreuve d'admissibilité

Français

Durée : 4 heures

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat.

Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 7 pages, numérotées de 1/7 à 7/7. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc.

Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE : question relative aux textes proposés

Vous étudierez la question de l'altérité dans les textes du corpus.

Texte A : Michel DE MONTAIGNE, « D'un enfant monstrueux », *Les Essais* (1595), livre II, chapitre XXX, adaptation en français moderne par André Lanly.

Je vis avant-hier un enfant que deux hommes et une nourrice, qui disaient être le père, l'oncle et la tante, conduisaient pour le montrer à cause de son étrangeté et pour tirer de cela quelque sou. Il était pour tout le reste d'une forme ordinaire et il se soutenait sur ses pieds, marchait et gazouillait à peu près comme les autres enfants de même âge ; [...] ses cris semblaient bien avoir quelque chose de particulier ; il était âgé de quatorze mois tout juste. Au-dessous de ses tétins, il était attaché et collé à un autre enfant sans tête, et qui avait le canal du dos bouché, le reste intact, car s'il avait un bras plus court que l'autre, c'est qu'il lui avait été cassé accidentellement à leur naissance ; ils étaient joints face-à-face et comme si un plus petit enfant voulait en embrasser un second plus grandelet. [...]

Les êtres que nous appelons monstres ne le sont pas pour Dieu, qui voit dans l'immensité de Son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a englobées ; et il est à croire que cette forme, qui nous frappe d'étonnement, se rapporte et se rattache à quelque autre forme d'un même genre, inconnu de l'homme. De Sa parfaite sagesse il ne vient rien que de bon et d'ordinaire et de régulier ; mais nous n'en voyons pas l'arrangement et les rapports.

« Quod crebro videt, non miratur, etiam si cur fiat nescit. Quod ante non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet.¹ »

Nous appelons « contre nature » ce qui arrive contrairement à l'habitude : il n'y a rien, quoi que ce puisse être, qui ne soit pas selon la nature. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'étonnement que la nouveauté nous apporte.

Texte B : Guy DE MAUPASSANT, *Les Sœurs Rondoli* (1884).

Connaissez-vous rien de plus lamentable que la nuit qui tombe sur une ville étrangère ? On va devant soi au milieu d'un mouvement, d'une agitation qui semblent surprenants comme ceux de songes. On regarde ces figures qu'on n'a jamais vues, qu'on ne reverra jamais, on écoute ces voix parler de choses qui vous sont indifférentes, en une langue qu'on ne comprend même point. On éprouve la sensation atroce de l'être perdu. On a le cœur serré, les jambes molles, l'âme affaissée. On marche comme si on fuyait, on marche pour ne pas rentrer dans l'hôtel où on se trouverait plus perdu encore parce qu'on y est chez soi, dans le chez soi payé de tout le monde, et on finit par tomber sur la chaise d'un café illuminé, dont les dorures et les lumières vous accablent mille fois plus que les ombres de la rue. Alors, devant le bock baveux apporté par un garçon qui court, on se sent si abominablement seul qu'une sorte de folie vous saisit, un besoin de partir, d'aller autre part, n'importe où, pour ne pas rester là, devant cette table de marbre et sous ce lustre éclatant. Et on s'aperçoit soudain qu'on est vraiment et toujours et partout seul au monde, mais que dans les lieux connus, les coudolements familiers vous donnent seulement l'illusion de la fraternité humaine. C'est en ces heures d'abandon, de noir isolement dans les cités lointaines qu'on pense largement, clairement et profondément. C'est alors qu'on voit bien toute la vie d'un seul coup d'œil en dehors de l'optique

¹ « Ce que l'homme voit fréquemment ne l'étonne pas, même s'il en ignore la cause. Mais si ce qu'il n'a jamais vu arrive, il pense que c'est un prodige. » Cicéron, *De Divinatione*, II, 31.

d'espérance éternelle, en dehors de la tromperie des habitudes prises et de l'attente du bonheur toujours rêvé.

C'est en allant loin qu'on comprend bien comme tout est proche et court et vide ; c'est en cherchant l'inconnu qu'on s'aperçoit bien comme tout est médiocre et vite fini ; c'est en parcourant la terre qu'on voit bien comme elle est petite et sans cesse à peu près pareille.

Texte C : Claude LÉVI-STRAUSS, « L'Ethnocentrisme », *Race et histoire* (1952), chapitre 3.

Et pourtant, il semble que la diversité des cultures soit rarement apparue aux hommes pour ce qu'elle est : un phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés ; ils y ont plutôt vu une sorte de monstruosité ou de scandale [...].

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles, morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animale par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

[...] Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus instinctive de ces sauvages mêmes. [...] L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les « hommes » (ou parfois – dirons-nous avec plus de discrétion – les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus – ou même de la nature – humaines, mais qu'ils sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou « d'œufs de pou ». On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un « fantôme » ou une « apparition ». Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée, si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction.

[...] En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.

Texte D : Richard MATHESON, *Je suis une légende* (1954).

Ce roman raconte le destin du dernier homme sur Terre après qu'une pandémie a transformé les survivants en cannibales, sortes de vampires trop sensibles aux UV pour survivre aux rayons du soleil.

Brusquement, après avoir respiré profondément, d'un effort surhumain, il se dressa sur son lit. La douleur explosa dans sa poitrine et il faillit s'évanouir.

Les dents grinçantes, il se mit debout et, s'appuyant au mur, réussit à se traîner jusqu'à la fenêtre. La rue était pleine de gens qui piétinaient dans l'aube grise. Le bruit confus de leurs voix faisait penser au bourdonnement d'un million d'insectes.

Neville regarda, s'accrochant de la main gauche à un barreau, les yeux brillants de fièvre. Alors, de la rue, quelqu'un l'aperçut. Un instant, le murmure des voix s'amplifia, il y eut quelques cris de surprise. Puis un silence soudain se fit, comme si une lourde couverture se fût abattue sur la foule. Tous les visages blêmes étaient levés vers lui. Il fit un pas en arrière et une pensée étrange surgit dans son cerveau : « À présent, *c'est moi, le monstre...* ».

Le concept de « normalité » n'avait jamais de sens qu'aux yeux d'une majorité, après tout... Cette idée, et ce qu'il lisait sur leurs visages – une horreur mêlée de crainte et de dégoût – lui firent prendre conscience *qu'ils avaient peur de lui*. Pour eux, il incarnait une terrible menace, un fléau pire que la maladie avec laquelle ils avaient appris à vivre. Il était un invraisemblable spectre qui laissait comme seule preuve de son existence et de son passage les cadavres exsangues de ceux qu'ils aimaient.

Et il comprit ce qu'ils ressentaient à sa vue, et il ne leur en voulut pas. Sa main se crispa sur le petit sachet qui contenait les pilules. Il pouvait se soustraire à la violence, il pouvait éviter d'être mis en pièces sous leurs yeux...

Robert Neville regarda le nouveau peuple de la Terre. Il savait qu'il n'en faisait pas partie. Il savait que, pour ces gens, comme les vampires, il était une malédiction, un objet de sombre terreur, qui devait être détruit.

Il leur tourna le dos, et s'appuya au mur pour avaler les pilules.

« La boucle est bouclée, pensa-t-il au moment de sombrer dans la nuit définitive. Une nouvelle terreur est née de la mort, une nouvelle superstition s'installe dans le monde... *Je suis une légende...* ».

DEUXIÈME PARTIE : connaissance de la langue

1. Dans cet extrait du texte de Claude Lévi-Strauss, vous indiquerez la nature et la fonction des mots ou groupes de mots entre crochets.

« L'attitude la plus ancienne, et [qui] repose sans doute sur des fondements psychologiques [solides] puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles, morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes [de sauvages] », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui [nous] sont [étrangères]. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé [le terme de sauvage] dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule [un même jugement] : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animale par opposition à la culture humaine. »

2. Vous relèverez les propositions subordonnées dans les phrases suivantes, extraites du texte de Lévi-Strauss, et vous donnerez leurs nature et fonction :

« L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles, morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. »

3. Dans l'extrait suivant du texte de Montaigne, vous identifierez les temps et modes des verbes en caractères gras et justifierez leur emploi. Votre réponse pourra être présentée dans un tableau.

« Nous **appelons** « contre nature » ce qui arrive contrairement à l'habitude : il n'y a rien, quoi que ce **puisse** être, qui ne soit pas selon la nature. Que cette raison universelle et naturelle **chasse** de nous l'erreur et l'étonnement que la nouveauté nous **apporte**. »

4. Vous expliquerez la formation du mot « inarticulation », extrait du texte de Claude Lévi-Strauss, et vous donnerez le sens des éléments identifiés.

5. Vous expliquerez le sens de la dernière phrase du texte de Claude Lévi-Strauss et analyserez un procédé stylistique.

« Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie. »

TROISIÈME PARTIE : analyse de supports d'enseignement

Le corpus comprend trois éléments : la description du contexte pédagogique et les documents 1 et 2.

Document 1 : *Comment enseigner l'orthographe aujourd'hui ?*, Catherine Brissaud, Danièle Cogis, page 55, Hatier, Paris 2011.

Document 2 : Extraits de productions d'élèves de cycle 3.

À partir de l'analyse du contexte pédagogique et des documents 1 et 2, vous répondrez aux questions suivantes :

1. En vous appuyant sur le programme du cycle 3, vous analyserez le dispositif mis en place.
2. Que pensez-vous du choix des mots retenus par l'enseignant ? Quels objectifs d'apprentissage sont visés ?
3. Vous analyserez les productions individuelles des élèves (document 2).
4. À quoi l'enseignant doit-il être attentif lors d'une phase orale collective ?
5. Quelles activités mettant en œuvre des justifications orthographiques pourrait-on mettre en place après cette activité ?

Contexte pédagogique :

Au mois d'octobre, dans une classe de CM1/CM2 de 28 élèves, l'enseignant met en œuvre l'activité « phrase donnée du jour » dont le déroulement est explicité dans le document 1. L'enseignant a choisi de proposer les deux modalités : individuelle d'abord, collective ensuite.

Phrase donnée :

Un vent glacial souffle dans les rues désertes.
1 2 3 4

Document 1 : *Comment enseigner l'orthographe aujourd'hui ?* Catherine Brissaud, Danièle Cogis, page 55. Hatier, Paris 2011.

Déroulement

L'enseignant sélectionne une phrase d'élève ou une phrase rencontrée lors d'une lecture, et la propose à la classe sous sa forme normée. Il demande aux élèves de dire tout ce qu'ils savent pour expliquer l'écriture des mots. Il peut limiter le travail à certains éléments qu'il souligne. (...)

Ce travail peut se faire selon deux modalités complémentaires :

- de façon collective : l'enseignant inscrit au tableau toutes les remarques des élèves. Il les commente au fur et à mesure, relance ceux qui les ont produites, apporte des compléments, etc.
- individuellement : les élèves notent par écrit leurs propres justifications des graphies observées sur un cahier d'essai gardé toujours ouvert à cet effet.

Document 2 : Extraits de productions d'élèves de cycle 3.

Production 1 (CM1)

①
② Souffle et aux
singulier. Souffle et le verbes.

souffle et aux singulier. Souffle et le verbes.

Production 2 (CM1)

2 -> Souffle est le verbe donc set pour ça qu'il
prend e, et comme, un vent glacial tu peux le pronominalisé
par il, au singulier, il prend e.

Souffle est le verbe donc set pour ça qu'il prend e, et comme, un vent glacial tu peux le pronominalisé par il, au singulier, il prend e.

Production 3 (CM2)

① Parce que désertes est un adjectif et comme rues
est au féminin ^{pluriel} et du coup désertes et au féminin
pluriel. Déserte et le féminin de désert.

Parce que désertes est un adjectif et comme rues est au féminin pluriel et du coup désertes et au féminin pluriel. Déserte et le féminin de désert.

Production 4 (CM2)

③ Rues et un nom au féminin pluriels parce que
le déterminant les aussi ce qui fait que sa se termine
par ES.
↑ ↑
féminin pluriel

Rues et un nom au féminin pluriels parce que le déterminant les aussi ce qui fait que sa se termine par ES.

pluriel
féminin

